

**ANTI**Q**RESSE**

NUMÉRO SPÉCIAL 200 | 29.9.2019

**200<sup>e</sup>**

*Pourquoi nous  
écrivons*

*Pourquoi vous  
nous lisez*

Observe • Analyse • Intervient

*Chers Lecteurs,*

Pour cette 200e édition, j'ai demandé à nos rédacteurs et correspondants de nous dire pourquoi ils écrivent dans l'Antipresse. De même, nous avons demandé à nos abonnés, via un questionnaire, de nous dire pourquoi ils lisent l'Antipresse.

Cela donne un très beau «livre d'or», agrémenté d'une contribution exceptionnelle venant de notre cofondateur, Jean-François Fournier. Les réactions recueillies, tant côté «troupe» que côté «public», sont chaleureuses et même enthousiasmantes. Nous sommes lus et appréciés même par des gens qui ne pensent pas du tout comme nous: il n'y a pas de meilleur compliment pour une rédaction. Ne le cachons pas: cela fait du bien!

Mais ce cahier spécial donne aussi une idée de la communauté culturelle très particulière qui s'est agglutinée autour de notre lettre dominicale — et des profils humains très variés qu'elle rassemble. Je reviendrai dans la prochaine édition sur

les avis et souhaits recueillis auprès des lecteurs. Dans ce numéro-ci, la parole est libre.

Outre les contributions de tous les rédacteurs actifs, vous trouverez ici deux sections supplémentaires: les *Lettres*, messages longs envoyés par e-mail, et le *Livre d'or* proprement dit: les réponses des lecteurs à la question «pourquoi êtes-vous abonnés à l'Antipresse».

**N. B. — Cet Antipresse 200 est une édition ouverte. Nous vous exhortons à la diffuser autour de vous pour nous faire connaître et étendre la communauté!**

N. B. 2 — Dans la version mail, pour des raisons de volume, les *Lettres* ne comportent que le titre et l'auteur, avec un lien vers leur version en ligne (publiée dans les *Turbulences*).

Bonne lecture et bonne semaine!

SLOBODAN DESPOT

**CECI EST UNE ÉDITION SPÉCIALE HORS COMMERCE  
VOUS POUVEZ LA DIFFUSER AUTOUR DE VOUS.  
SI VOUS N'ÊTES PAS ENCORE ABONNÉ(E), IL SUFFIT DE VOUS RENDRE ICI:**

[GO.ANTIPRESSE.NET/ABO](http://GO.ANTIPRESSE.NET/ABO)

**QUI SOMMES-NOUS?**

[GO.ANTIPRESSE.NET/NOUS](http://GO.ANTIPRESSE.NET/NOUS)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Un lieu où l'époque s'écrit

COMMENT EN SOMMES-NOUS ARRIVÉS À ÊTRE CE QUE NOUS SOMMES AUJOURD'HUI? APRÈS 200 SEMAINES SANS PAUSE, JE ME POSE LA QUESTION AU TRAVERS D'UNE PETITE RÉTRO-INTRO-SPECTIVE.



«Les hommes ne sont jamais aussi éveillés au bien dans le monde que lorsqu'ils sont furieusement éveillés au mal dans le monde.» — G. K. Chesterton

### LA PRESSE NE M'INTÉRESSE PAS

Je n'ai jamais eu de téléviseur chez moi. Je ne lis les gazettes que par devoir professionnel et les deux seuls périodiques dont j'aie été un abonné fidèle étaient l'*Amuseur de Politika* serbe (*Politikin Zabavnik*, hebdomadaire fourre-tout pour l'enfance et la jeunesse, voir le chapitre 5 de mes *Aveux publics*) et le *Vanity Fair* original, *flashy-dandy-trendy*, bref new-yorkais. Je ne connais de plus irritant cerveau-lavage que les «infos» tournant en boucle sur *France-Info* ou *Euronews*. Je prends les nouvelles

— comme on prend le frais ou l'appétitif, dans la syntaxe surannée des romans de Simenon — sur l'internet et dans les journaux gratuits qu'on laisse traîner à mon intention sur les banquettes des trains, et je forme ma vision du monde en rencontrant des gens et en lisant des livres. Je ne pense pas par concepts, je rumine plutôt, en marchant, en faisant la cuisine ou retravaillant des photos. Je suis un visuel. Si je m'étais écouté à l'époque où j'ai tenté de devenir cinéaste, j'aurais fait de la photographie une profession. J'ai bien fait de ne pas m'écouter, car cela m'eût sans doute dégoûté de ce bel art. Je persévère néanmoins, depuis l'âge de dix-sept ans, à chroniquer ma vie par des images, que je publie parfois avec des légendes sous la rubrique «Photobiographie», ici ou dans *Eléments*.

### PAS «CONTRE»: AILLEURS!

Tout ceci pour justifier mon étonnement lorsque, me retournant sur ma vie, je vois que j'ai toujours frôlé le journalisme. Quand je dis journalisme, je ne parle pas d'un registre professionnel, mais d'une vocation. Je pense à la «forme longue», aux «choses vues» (© Victor Hugo) au «témoignage humain» illustré

par les Albert Londres, Malaparte, Kessel, Jean Cau ou V. S. Naipaul. Il va de soi que l'Antipresse a été créée en hommage à cette grande lignée et non pour «contrer» les partis pris des «médiats de grand chemin». Tout exercice de «contre-...» ou de «ré-...» consiste à se définir par rapport à ce qu'on conteste. Le ciel nous en préserve! C'est pourquoi je ressasse toujours que nous ne sommes pas un organe de «réinformation». Nous ne sommes pas *contre*, mais *en face*, voire tout à fait *ailleurs*. Si nous versons dans la «réinformation», c'est comme une montre à l'arrêt: deux fois par jour, forcément, elle donne l'heure juste. Je ne reviendrai pas sur les circonstances et les motifs de la création de l'Antipresse, on les trouve sur notre site. Je rappellerai quand même qu'entre les deux cofondateurs — Jean-François Fournier et moi-même —, l'un était journaliste de métier, l'autre éditeur, mais que les deux étaient romanciers. L'exaspération qui nous a poussés à adresser tous les dimanches matin notre e-missive à nos amis et lecteurs n'était pas de nature socio-politique, mais plutôt littéraire et esthétique. La production médiatique de masse était en train de se transformer en cette patate transgénique qui nous obstrue désormais le fondement : 95% d'amidon, 3% de fibres et quelques traces de nutriments.

#### L'ANTI, C'EST L'ENDROIT

Comme je suis resté seul rédacteur en chef, l'Antipresse a fini par

refléter mes goûts, mes besoins et mes contradictions. Le rendez-vous strict du dimanche matin, 52 fois par an — jamais manqué — est originellement dû à la nécessité intérieure de structurer mon temps par une contrainte extérieure. Cette cadence impose une structuration minutieuse de la technique. Je l'ai décrite dans la visite guidée du hangar (Antipresse 162, 6.1.2019). La publication électronique demeure un territoire à explorer. L'édition de l'Antipresse a un petit goût de «retour à Gutenberg». Je me surprends, dans cette équipée de l'Antipresse, à illustrer la caractérisation qu'avait faite de moi Michel Maffesoli dans sa gnostique préface à *Despotica* (qu'il m'a fallu du temps pour déchiffrer): archaïsme et retour aux communautés premières. La simple ambition de « voir dans les choses plus que les choses » — expression empruntée à Victor Hugo — renvoie à une conception habitée de la réalité passablement incongrue en notre ère du plat premier degré (quand elle n'est pas carrément taxée de complotisme).

A rebours de tout marketing efficace, nous ne sommes pas «ciblés» en direction d'une «niche». Ni par le genre, ni par les idées, ni par les contenus. Nous sommes à cheval entre divertissement, littérature et témoignage — comme les magazines cités plus haut qui ont alimenté ma jeunesse. Nous n'avons pas d'idéologie ni de programme, à l'exception, je crois, d'une *aversion* commune: l'*extension du domaine de la chute*, le basculement dans la régression tota-



litaire qui menace la société industrielle depuis ses origines — comme l'avaient vu Rousseau, Flaubert ou Ellul —, et qui ces dernières années a passé du stade de menace à celui de système malgré les avertissements hérités du siècle précédent. Le délire «transhumaniste» n'est que l'illustration contemporaine du tableau de Goya: «Le sommeil de la raison engendre des monstres».

\$\$\$ Goya: «Le sommeil de la raison produit des monstres»

Or nous voyons aujourd'hui que cette aversion est aujourd'hui devenue sinon un projet, du moins un signe de ralliement, tant entre les rédacteurs et invités de l'Antipresse qu'entre l'Antipresse et

ses lecteurs. Je reviendrai plus en détail sur notre questionnaire dans le prochain numéro, mais il livre d'ores et déjà un «portrait-robot» de notre lectorat qui nous ressemble fort. Nous ne voulons, ni vous, ni nous, de la culture imbécile qui se répand comme une marée noire. Nous ne sommes pas «anti», nous sommes justement «à l'endroit». Nous résistons aux slogans non par d'autres slogans mais par la défense et la protection de ce que les slogans (mots réduits en massues) s'emploient à combattre: l'originalité de chacun, l'indépendance, la richesse de la langue, la liberté d'être ce qu'on est et de le dire. Bref, en cultivant nonchalamment l'imperfection, l'in-

soumission et l'incorrection qui font de nous des êtres humains.

#### QUAND L'ESPACE PUBLIC DEVIENT TERRE HOSTILE...

C'est ainsi qu'en lisant vos missives, et en regardant un peu autour de nous, nous nous sommes aperçus que ce bateau de papier (électronique!) est devenu en quatre ans une arche de Noé, une belle communauté d'esprits, et pour certains un véritable refuge dans la tempête. Dans un ouvrage qui vient de paraître, *L'innommable actuel*, le pilier de culture Roberto Calasso évoque ces témoins des époques troublées, en tous lieux et toutes confessions, qui, comprenant l'incurabilité de l'espace public, ont converti toute leur énergie d'action en témoignage. Il les appelle les «analogistes» (car ils créent des liens et renouent ceux que l'on s'efforce de briser).

«Ils furent les premiers à ne pas se conformer étroitement aux interdits tribaux, dont pourtant ils reconnaissaient et avaient parfois élaboré les significations. (...) Ils furent les premiers à comprendre que la pensée ne dépendait pas de la société, mais la société de la pensée. (...) Ils n'étaient jamais nombreux, mais toujours reconnaissables. (...) Ils ne parlaient pas, ne prêchaient pas, ne convertissaient pas. Mais ils parlaient et écrivaient. Ils comptaient sur le simple pouvoir de la parole, sur sa capacité à guider le cœur de n'importe qui vers un nouvel Orient.» (1)

Nommer et décrire l'«innommable actuel»: immense tâche qui ressemble à un sacerdoce, mais qui se décompose en mille histoires, esquisses, pensées ou témoignages hors du calibrage dominant. Sortir du moule est tout ce qu'on nous demande. C'est amusant pour nous et intéressant pour ceux qui nous lisent. C'est pourquoi nos lettres «trop longues pour de l'internet», «trop savantes pour le lecteur ordinaire», «trop inactuelles pour les consommateurs de nouvelles» et «trop ambiguës pour les esprits engagés» rassemblent de plus en plus de lecteurs, qui en plus sont des amis.

«Depuis le 6 décembre 2015, *l'Antipresse* a publié 199 lettres hebdomadaires, 793 articles originaux, 114 tribunes, 1080 brèves et 220 citations d'auteurs.» Ce petit récapitulatif qui figure en tête de chaque édition de *l'Antipresse* mesure le chemin accompli, avec une grave légèreté, dans la bonne humeur et dans la plus joyeuse anarchie. *l'Antipresse* est en train d'atteindre la vocation qui était peut-être la sienne sans même que nous le sachions: *le lieu où l'époque s'écrit en (bon) français.*

~~~~~  
NOTE

1. Roberto Calasso, *L'innommable actuel* (Gallimard 2019), p. 65.

AU PRESSE-CITRON de Jean-François Fournier

## Médias et littérature: la même lente agonie!

**L** Y A DE ÇA 200 ÉDITIONS, NOUS ÉTIONS TROIS À LANÇER CONTRE VENTS ET MARÉES L'AVENTURE DE L'ANTIPRESSE: SLOBODAN DESPOT (ÉDITEUR, ÉCRIVAIN ET CHRONIQUEUR), NOTRE DESSINATRICE DE PRESSE MAËLLE (ALIAS CHRISTELLE MAGAROTTO, PEINTRE, ÉCRIVAIN ET JOURNALISTE), ET VOTRE SERVITEUR (ÉCRIVAIN ET JOURNALISTE). NOUS AVIONS DONC EN COMMUN À LA FOIS UNE VÉRITABLE PASSION POUR L'INFORMATION ET UN QUOTIDIEN MARQUÉ DU SCEAU INDÉLÉBILE DE LA LITTÉRATURE. A QUOI S'AJOUTAIT UN CONSTAT UNITAIRE: L'AGONIE AVÉRÉE DES MONDES MÉDIATIQUES ET CULTURELS.

199 numéros plus tard, Slobodan a poursuivi en compagnie d'intellectuels tout aussi critiques: je pense au philosophe et professeur Eric Werner, ou à l'éditeur Pascal Vandenberghe, patron des librairies Payot. Mais malgré l'apport toujours enrichissant de l'Antipresse, rien n'a évidemment changé dans les cercles bien-pensants qui contrôlent, codent et manipulent les moyens de nous informer et de nous cultiver.

### L'INFORMATION?

Elle ne se décline plus qu'en plateformes qui se déchirent à grands coups de buzz similaires, des GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft) aux sites fourretout des chaînes d'état reconverties en médias sociaux (France Télévisions et l'helvétique RTS en sont des exemples navrants au regard de leur passé prestigieux). Nous sommes là sur les terres arides du *social cooling*, autrement dit de ce nouveau comportement qui voit les internautes écœurés d'être sans cesse scannés, pour ne pas dire fliqués, sur les réseaux, et qui se sont donc



convertis à la seule observation des contenus, quand ce n'est pas purement et simplement à l'autocensure. N'est pas Julian Assange qui veut: guère étonnant que la vérité journalistique ait disparu de ces contenus. Cela dit, cela n'empêche pas les internautes d'être en contact biquotidien avec leurs marques préférées, la marque étant devenue l'étalon or de la galaxie info-conso.

Plus inquiétant encore, les plus récentes études (notamment un rapport signé Harris Interactive) démontrent que l'information tend

de plus en plus vers le tout vocal et le tout vidéo. Prenez un texte au hasard dans n'importe quel journal de n'importe quelle médiathèque (il n'y a bientôt plus de kiosques et plus d'acheteurs, d'ailleurs) et vous serez stupéfaits de sa platitude, de sa vacuité et de son formatage. Que personne ne s'étonne ensuite de voir les grands groupes de presse confier des tâches rédactionnelles à leurs IA (intelligences artificielles et robotiques)...

### LA LITTÉRATURE?

L'Antipresse d'aujourd'hui lui fait la part belle, chanceux amis lecteurs! Mais là encore, il en faudrait beaucoup, beaucoup plus pour que cela trouve un prolongement dans la qualité de la production francophone. Ces trois dernières années, rien ou presque à sauver sur la scène parisienne. Je vous donne quelques titres qui n'engagent que moi pour éviter une attaque de désespoir: *En attendant Bojangles*, 2016, Olivier Bourdeaut; *Arrête avec tes mensonges*, 2017, Philippe Besson; *Les Furtifs*, 2019, Alain Damasio; *Sérotonine*, 2019, Michel Houellebecq; *Kiosque*, 2019, Jean Rouaud. Côté Suisse romande, je cherche,

mais à part les deux derniers Jean-Michel Olivier, *Passion noire* et *Éloge des fantômes* (2017 et 2019), et le *Vesoul le 7 janvier 2015* de Quentin Mouron, je n'ai pas eu vraiment matière à m'enthousiasmer. On est même à des années-lumière de l'époque glorieuse des Chessel et Haldas! Un vide qu'on peut sans autre étendre aux domaines musicaux (auteur de *La Femme et le Pantin* et des *Requiem Gesänger*, le génial compositeur suisse Henri-Louis Matter, récemment décédé, n'a pas de successeurs connus), au théâtre ou à la peinture. Un vide qui date, puisque nous les dénonçons déjà il y a vingt ans, à la veille de la grand-messe de l'Exposition Nationale Suisse, dans un ouvrage collectif que j'avais animé pour les éditions de l'Age d'Homme, et où l'on retrouvait entre autres Haldas, Werner ou Matter.

Médias et littérature: hélas la même lente agonie! L'évidence est totale. Une excellente raison, chères toutes et chers tous, de dévorer votre Antipresse chaque dimanche, et cap sur la 500e!

JEAN-FRANÇOIS FOURNIER,  
écrivain, journaliste et communicateur

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Au début elle est froide, mais après elle est bonne!

**C**eux qui me connaissent s'étonneront sans doute de la métaphore sportive que je vais utiliser: en bon Churchillien, ma devise est «*No Sport!*». Cela dit, je pense que quand on n'a plus pratiqué le sport et qu'on s'y remet après quelques années, ce que l'on ressent est comparable à ce qu'ont été mes débuts avec «CANNIBALE LECTEUR»: au départ c'est difficile, on cherche le bon rythme, la bonne approche, on fatigue vite et on a mal partout (enfin, c'est ce qu'en disent les sportifs!).



Et puis il faut arriver à caser cela dans un emploi du temps ma foi pas toujours simple. Ensuite, petit à petit, les choses se mettent en place et ça devient un plaisir. Quand durant l'été 2015, autour d'une fondue estivale, Slobodan m'a proposé de tenir une chronique littéraire dans *Antipresse*, j'ai dit oui un peu vite sans mesurer exactement les efforts que cela me demanderait. Mais ce qui était au départ une contrainte dans mon organisation est devenu une

«hygiène mentale», qui me permet de penser à autre chose qu'à mon travail. Certains font du yoga: moi j'écris des chroniques.

Lorsqu'en février dernier les Éditions Favre publièrent le recueil de soixante chroniques de «Cannibale Lecteur», plusieurs journalistes — que Dieu les ait sous sa garde! —, me demandèrent: «*Mais où trouvez-vous le temps de lire et d'écrire une chronique par semaine tout en dirigeant une entreprise?*», je leur répondais par une question: «*Mais comment se fait-il que vous ne posiez jamais ce genre de questions à tous les patrons – et ils sont nombreux – qui jouent au golf? De ce que j'en sais, un “parcours” prend un après-midi entier.*» Ainsi donc, il serait incongru de passer son temps libre à lire et écrire, plutôt qu'à essayer de pousser une baballe dans un trou. *O tempora, o mores!* Je complétais mon explication en leur apprenant que 1) je ne regarde pas la télévision (ou si peu!); 2) je vais rarement au «spectacle»; 3) je refuse toutes les nombreuses invi-

tations qui n'offrent pas à mes yeux un caractère obligatoire et 4), pour finir, que je vis seul, ce qui facilite bougrement l'organisation de mon temps.

Avec Slobodan, je savais que je pourrais traiter les auteurs et livres de mon choix sans subir la censure d'un «rédac' chef», et surtout que je n'aurais pas à me soumettre à la dictature de la nouveauté. Et c'est cela qui a été décisif: aucune concession à faire à mes goûts, humeurs, envies et lectures. Au fil du temps, les chroniques sont devenues plus touffues, et se déroulent souvent sur deux ou trois épisodes. Ce qui me permet aussi de passer plus de temps à me plonger, ou plus souvent à me replonger, dans les œuvres dont je souhaite parler. La plupart du temps, Slobodan découvre le ou les livres(s) dont je vais traiter quand il reçoit la première version du texte, et je découvre quant à moi les autres articles quand *Antipresse* paraît le dimanche matin. Il arrive parfois que Slobodan me sollicite à l'avance pour donner un avis sur son texte, tout comme, à l'inverse, je lui demande parfois son avis sur ma prose encore

fraîche. Mais ces échanges de préproduction sont rares.

Les différents contributeurs d'*Antipresse* ne communiquent pas ou peu entre eux: il n'y a pas de «séance de rédaction» ni de coordination des sujets. Parfois, par le plus grand des hasards, des articles se recoupent ou se complètent dans le même numéro ou d'un numéro à l'autre. Mais il n'y a au fond — et sinon je n'y serais pas! — pas de «ligne du parti», et l'on — en tout cas moi — ne se sent pas obligé d'être en accord avec ce qu'écrivent les «autres». Ainsi, il m'arrive de temps à autre d'être en désaccord plus ou moins profond avec un article. Mais cela ne m'a jusque-là jamais posé de problème existentiel: la liberté accordée à chacun implique nécessairement la réciprocité, n'est-ce pas? Dans cette teinte un peu «anar», ce qui n'est pas pour me déplaire, loin de là, ce qui nous lie est sans doute une certaine conception des idées, de la culture, et une détestation du «politiquement correct». Les espaces de libre pensée et de libre expression se font rares, il me semble...



FUTURISK par Sébastien Fanti

## L'Ogre

**O**N M'AVAIT QUE J'ALLAIS CONTRIBUER À NOURRIR LA RÉFLEXION DES EXTRÊMES. QUE JE SERAIS UN FAIRE-VALOIR, LE PLUMITIF DÉVOUÉ GARANT DU POLITIQUEMENT CORRECT! QUE JE SERAIS LE VASSAL DE L'OGRE!

L'Ogre?

Le Rédacteur en chef. L'omniprésent, l'omnipotent, l'omniscient.

Depuis vingt ans que j'exerce cette profession, j'en ai connu. Tant.

Tant de couards qui après l'appel d'un gouvernant renoncent à leur édito et se confondent en excuses.

Tant d'incarnations de la duplicité qui jurent et parjurent aussi vite que la lumière se répande.

Tant de tartuffes pour qui le mot-vérité est une équation plurifactorielle protéiforme évolutive.

Jamais l'Ogre ne m'a dit que penser ni comment penser.

Jamais il ne m'a bridé, ni à l'instar de Shakespeare n'a considéré que la fulgurance qui m'habite s'avérait dangereuse.



Corrigé grammaticalement et lexicalement certes. Mais c'est tout.

Et c'est déjà beaucoup.

Exigeant, motivant, parfois cinglant, il est... mon Ogre.

L'Antipresse: c'est lui et moi tout simplement.



ENFUMAGES par Eric Werner

## Raisons de vivre, raisons d'écrire

QUEL SENS, POUR MOI, CELA A-T-IL D'ÉCRIRE DANS L'ANTIPRESSE? IL M'EST SOUVENT ARRIVÉ DANS LA VIE DE ME DIRE: MAIS QU'EST-CE QUE TU FAIS LÀ? TU N'ES PAS À TA PLACE: QU'EST-CE QUE TU ATTENDS POUR TE TIRER? ETC. C'EST UNE PETITE VOIX INTÉRIEURE QUI ME LE DISAIT. JE L'ÉCOUTAIS OU NON, MAIS TRÈS SOUVENT, QUAND MÊME, JE L'ÉCOUTAIS, CAR JE SENTAIS BIEN QU'ELLE AVAIT RAISON. ET DONC JE ME TIRAIS! LÀ, EN REVANCHE, PAS DE PETITE VOIX. JE ME SENS À LA BONNE PLACE, AU BON ENDROIT.



Je parle ici de choses assez courantes. Rares, il faut le dire, sont les personnes qui se trouvent d'emblée à leur place. D'emblée, non. Parfois cela arrive, mais c'est exceptionnel. En règle générale, de longues années s'écoulent avant qu'on ne trouve réellement sa place. Certains passent même leur vie entière à la chercher. C'est l'objet d'une quête indéfinie. Ils la cherchent, et parfois la trouvent. Ou ne la trouvent pas. Personnellement je pense aujourd'hui l'avoir trouvée (entre autres, en écrivant dans l'Antipresse!). Mais cela n'a pas été sans

mal. Pendant très longtemps, j'ai eu le sentiment de n'être pas à ma place (au propre comme au figuré). D'où un malaise lancinant qui m'a accompagné des décennies durant. Je dis tout cela pour éclairer le précédent paragraphe.

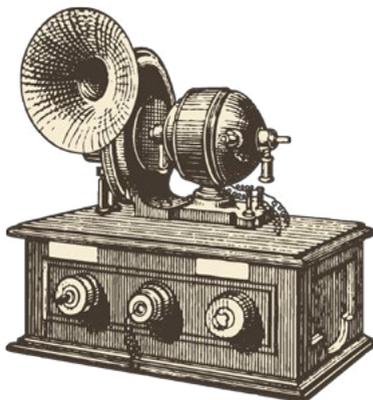
Quel sens, pour moi, cela a-t-il d'écrire dans l'Antipresse? Je pourrais aussi dire que c'est ce qui me permet aujourd'hui d'exister publiquement. Je ne suis pas moi-même un personnage public. Je n'aime guère faire des conférences ou participer à des colloques. Je ne le fais d'ailleurs pas. Je trouve cela artificiel. Ce qu'on a à dire, si réellement on a à le dire, on le dit par écrit. C'est ce que j'ai toujours pensé, et je continue aujourd'hui encore à le penser. Je n'ai aucun goût non plus pour le débat public. On ne me verra donc jamais sur une estrade. Mais je ne saurais en même temps me passer d'un minimum d'accès à l'espace public. Je pourrais être tenté de le faire, ce serait ainsi suivre les conseils des sages de l'Antiquité. Pour vivre heureux vivons cachés. Sauf qu'en tant qu'auteur et écrivain (ce qui est mon cas), on a besoin d'un

minimum de visibilité. Ce minimum m'est aujourd'hui garanti par l'Antipresse. On imagine mal ce que peut être le verrouillage de l'espace public en Suisse romande. Il n'y a ni à en rire, ni à en pleurer, juste à le constater. C'est une seconde réponse.

Je ne lis plus guère aujourd'hui les journaux. Quand je veux m'informer, je lis un livre, c'est beaucoup plus utile. Pour autant je ne méprise pas les médias. On pourrait le penser, mais ce n'est pas le cas. A une ou deux exceptions près, j'ai toujours eu d'ailleurs de bons contacts avec les journalistes. Il s'en est même fallu de très peu que j'en devienne un moi-même. Cela ne s'est pas fait, mais aurait très bien pu se faire. Vers 8-9 ans déjà, j'avais créé mon propre journal! Je ne compte pas le nombre de journaux auxquels j'ai collaboré par la suite. J'ai été à un moment donné stagiaire à *La Suisse*, le journal aujourd'hui disparu de Marc Chenevière et de Claude Richoz. De Raoul Riesen aussi (*Le Furet*). Je ne dirais pas que ces gens m'ont marqué, mais

j'ai toujours été admiratif de ce qu'ils faisaient, car ils le faisaient bien. C'étaient des gens de grande qualité.

J'écris aujourd'hui dans l'Antipresse: renouant ainsi, d'une certaine manière, avec mon passé d'apprenti-journaliste. Et en même temps je fais autre chose. Je donne mon avis sur le monde comme il va. Ce n'est pas exactement le même travail. Mais il le présuppose. La presse, on le sait, est aujourd'hui étroitement contrôlée. Les journalistes ne disent que ce qu'ils ont le droit de dire: cela même et rien d'autre. Je ne crois donc pas trop à la liberté de la presse. Ni bien sûr non plus à son objectivité. Sauf que l'Antipresse nous montre en même temps ce que pourrait être la liberté de la presse. Comme peut-être aussi son objectivité. Vous croyez que ces choses n'existent pas? Eh bien vous vous trompez: la preuve. C'est pour cette raison aussi que j'écris dans l'Antipresse. C'est ma contribution, modeste, à la résistance à l'État total.



THÉ D'ORIENT par Laurent Schiaparelli

## Rétablir un début d'équilibre

**J**E NE LIS PLUS LES MÉDIAS DE MASSE DEPUIS PRESQUE UNE DÉCENNIE. MON TEMPS DE CERVEAU DISPONIBLE EST TROP PRÉCIEUX. J'ÉTAIS POURTANT AVIDE DE PROPAGANDE ATLANTISTE PENDANT DES ANNÉES: *FINANCIAL TIMES*, *THE ECONOMIST*, *LE MONDE*, *LES ÉCHOS*. DÈS L'UNIVERSITÉ, ON M'AVAIT DIT QUE C'EST CE QUE LES PUISSANTS ET LES «GARS DANS LE COUP» LISAIENT. JE ME DISAIS QU'EN LISANT COMME EUX, JE FINIRAIS LOGIQUEMENT PAR TROUVER MON PROCHAIN BOULOT DANS LES PETITES ANNONCES DE *THE ECONOMIST*, LE NEC PLUS ULTRA POUR LE *CORPORATE SLAVE* OCCIDENTAL.



Puis mes activités m'ont amené à fréquenter les lecteurs assidus de ces publications. Une chose m'a immédiatement frappé: l'incapacité de mes interlocuteurs, des gens pourtant grassement rémunérés (i.e. considérés intelligents par le Système) et capables d'appréhender la complexité dans leur domaine de compétence, de regarder au-delà de l'analyse simpliste que servent les médias de masse sur des questions de géopolitique ou d'économie. J'étais en présence de banquiers incapables d'expliquer la crise finan-

cière de 2008 au-delà de la version officielle, tétanisés à l'idée de donner leur opinion sur l'affaire Kerviel et les lanceurs d'alerte dans la finance. Des diplomates qui recrachaient la propagande anglo-saxonne sur la dernière invasion démocratique américaine du moment, alors qu'ils avaient accès aux télégrammes diplomatiques de leur pays tous les matins. Des expatriés qui, à la pause de l'*happy hour*, ânonnent les analyses de leur quotidien favori, mais décrochent dès qu'un point de vue qu'ils n'ont pas déjà lu ou entendu dans un média agréé ou une conversation en ville surgit dans le débat.

Par déduction, j'ai compris que c'étaient ces médias que nous lisions tous, et que j'abandonnais progressivement, qui formataient les drones que je fréquentais. Ces médias n'étaient qu'une propagande *premium* pour les gagnants de la mondialisation: cette classe moyenne-supérieure mondialisée en costume-cravate-*latte venti* qui, tels des locustes se déplaçant au gré du vent, se répandent dans

toutes les capitales économiques du monde, fats, repus, bronzés, connectés et persuadés d'être du bon côté du manche. Avec raison: il sont la garde prétorienne du 1 %.

Après un détour par la réinformation anglo-saxonne, la presse internationale russe, chinoise, iranienne même, après avoir passé au tamis à maillage étroit la sphère de la réinformation francophone, j'ai croisé la route d'un autre drone, celui de l'Antipresse.

Instinctivement, j'ai senti la gravité, au sens astronomique du terme, du média qui instille chez son lectorat la plus subtile des réinformations, celle qui n'a pas l'air d'en faire. La plume de ses contributeurs, de facture supérieure à ce qu'on trouve dans les médias français, m'a convaincu que c'était la manière de ramener une partie du lectorat francophone au bercail. Des analyses anticonformistes, énoncées de belle manière, qui battent à plates coutures la dépêche de l'AFP, les éditos germanopratsins et une grande partie de ce que produit la sphère de réinformation française. C'est ce positionnement hybride qui m'a séduit: redonner aux lecteurs leur sens critique tous azimuts par la redécouverte d'une littérature oubliée, par le maniement expert de la langue française, loin des polémiques et des attaques frontales, le *clash*, dont raffolent les médias français sans faire avancer le Schmilblick.

Avant d'entrer dans le combat des idées, et la nécessaire redéfinition

de la civilisation européenne, il nous faut retrouver le trousseau de clés qui ouvrent les portes des idées et des concepts énoncés il y a des siècles par nos sages. «Les hommes ignorants posent des questions auxquelles des sages ont répondu il y a mille ans», disait Goethe.

Au sujet de l'Asie et particulièrement de la Chine, j'écris dans l'Antipresse parce que la Chine est devenue trop importante au sein de l'économie et la géopolitique mondiales pour qu'on laisse le champ libre aux calomnieux, élucubrateurs et agents de tous bords pour façonner l'opinion publique sur ce sujet qui lui paraît lointain, mais la concerne chaque jour un peu plus, qu'elle en ait conscience ou pas.

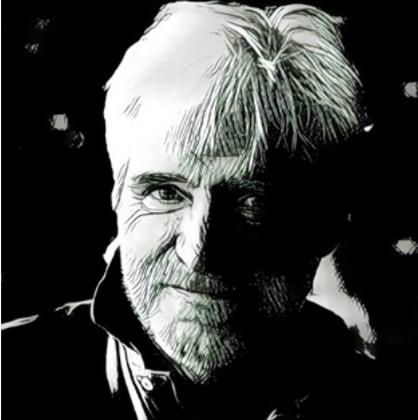
Il suffit de voir ce qu'on nous a dit sur l'Irak, la Libye, l'Ukraine et la Syrie pour qu'on ne se laisse pas bernier une nouvelle fois au sujet de la Chine. J'estime essentiel de contribuer à rétablir un début d'équilibre et de neutralité au sujet de ce grand pays, complexe et constamment caricaturé dans les médias. Parce que la Chine se définit elle-même comme communiste, on lui attribue tous les maux du stalinisme et du bolchevisme, pour la critiquer, la sanctionner et tenter de la faire rentrer dans le rang de la démocratie libérale occidentale.

Je remercie l'Antipresse de donner à des gens comme moi cette opportunité d'exprimer une voix dissonante.

SUR CES MOTS par Arnaud Dotézac

## Antipresse: antibiotique ou antidépresseur?

C'EST À SLOBODAN DESPOT QUE JE DOIS D'ÉCRIRE DANS L'ANTIPRESSE. J'EN SUIS HONORÉ POUR MILLE RAISONS.



Elles tiennent bien sûr à la qualité des autres plumes dont je ne peux qu'humblement tenter de m'inspirer, autant qu'à l'espace de liberté grand ouvert et inlassablement entretenu par notre rédacteur en chef. Pas seulement au bénéfice de l'expression des idées mais aussi de son rigoureux corollaire, qu'est l'esprit d'examen.

Et puis l'humour n'est jamais loin, tandis que l'amphibologie s'est magistralement emparée de la meil-

leure place: dans le titre même, telle une gardienne de phare: Antipresse!

Certains s'arrêtent au premier degré d'une plate-forme *antithétique* sans voir l'*antiphrase* évidente. Les autres, les *antisciens*, les lecteurs de l'Antipresse, goûtent quant à eux, tel un *antipasti*, la poésie du scoop *anticipé* ou l'*antienne* des «Turbulences». Qu'ils savourent la détection littéraire de l'*antiptose*, naviguent dans les profondeurs des stratégies *antiques* ou réalisent les *antinomies* du progrès, leur fidélité vaut bien l'*antiphernal*.

On aura compris que les usages de ce préfixe *anti-*, ici associé à des radicaux certes peu usités, peuvent être d'ordre comparatif, précurseur, successif, voire supplétif et ne connotent donc pas exclusivement l'opposition.

Alors, passons le mot à tous les *pressuriers* de l'info d'*antigère* (celle des médias de grand chemin bien sûr!): « Non, l'Antipresse n'est pas un *antibiotique antisocial*, c'est juste un *antidépresseur* ».



## Passager clandestin

# Jean-Marc Bovy: chronique d'un renversement de signes

**J**EAN-MARC BOVY EST NOTRE «HONORABLE CORRESPONDANT» SUR LA QUESTION RUSSE. CES DERNIERS MOIS, BON NOMBRE DE «TURBULENCES» SONT PARUES AVEC SA DISCRÈTE SIGNATURE. CET OBSERVATEUR DE L'OMBRE SE PRÉSENTE ICI ENFIN.



Ma honte et mon défi: il y a vingt ans, en 1999, je comprends que j'ai été victime d'un lavage de cerveau qui m'a fait croire à la supériorité de l'Occident, à en oublier les valeurs sur lesquelles j'ai grandi. Pire, j'ai assisté passif à une opération de subversion au nom de la démocratie, qui a failli entraîner tout un pays — la Russie, devenue ma deuxième patrie — à sa perte. Il s'agit maintenant de me racheter devant ma propre conscience. Ma contribution fort modeste aux Turbulences de l'Antipresse témoigne de ce repentir.

Enfant de la Guerre froide, j'ai tâté des deux bords. Comme boursier de l'American Field Service, débarqué en 1964 au pied de la Statue de la Liberté,

puis comme étudiant stagiaire de la Confédération en URSS, quelques années plus tard. Paradoxalement, je me suis laissé séduire durant mon séjour outre-Atlantique par l'optimisme primaire de l'«American Way of life», tout en restant convaincu de la supériorité culturelle du Vieux Continent. À l'opposé, prévenu contre la grossière propagande soviétique, j'avais tous les arguments pour y résister, mais je ne me doutais pas que dans la grisaille crépusculaire de la fin du régime communiste, j'allais tomber sous le charme de la Russie, de sa culture, de sa convivialité, avant d'y trouver âme sœur.

Ce qui suit est l'histoire d'un idiot utile qui n'aurait pas apprécié qu'on lui reproche de s'être mis au service de l'impérialisme yankee. Pendant mon séjour d'étudiant à l'Université Lomonossov et, par la suite, faisant la navette entre la Suisse et l'URSS pour le compte d'une compagnie internationale, j'ai fraternisé avec les milieux dissidents moscovites, qui se réunissaient clandestinement pour refaire le monde et déclamer leurs poèmes contestataires. Je suis devenu pour eux une lucarne sur le monde libre, le prophète de temps meilleurs et,

en même temps, le passeur de leurs manuscrits destinés aux maisons d'édition occidentales.

En 1980, le KGB, qui ne me lâchait plus d'une semelle, me fait comprendre que j'étais devenu indésirable au pays des Soviets. Trop, c'était trop! Non content d'alimenter la dissidence moscovite, je poussais les Suisses à protester contre l'invasion de l'Afghanistan, en appelant au boycott des Jeux olympiques de Moscou, en faisant défiler des étudiants devant l'Ambassade d'URSS à Berne et en organisant un concert en l'honneur de Sakharov après son exil à Gorki.

Dix ans s'écourent. Avec la perestroïka, arrive enfin le jour de la délivrance. Le Mur tombe, les portes de la prison des peuples s'ouvrent et souffle le vent de la liberté! Mais plutôt que la montée vers la Terre promise, commence une descente aux enfers où la mafia se partage le pouvoir avec les oligarques qui pillent le pays pour s'offrir des résidences à Londres et sur la Côte d'Azur. Lent suicide d'une population qui attend vainement son salaire ou sa retraite à la fin du mois et qui perd l'espoir, en même temps que ses économies mangées par une inflation débridée.

L'image d'une Russie vaincue et mise à genoux par les conseils des économistes ultralibéraux délégués par l'Oncle Sam a mis du temps à s'imposer dans l'esprit des Russes eux-mêmes. À l'heure actuelle encore, une majorité d'entre eux reste captive du miroir aux alouettes de la société de consommation importée d'Occident dans les années 90, en même

temps que le modèle démocratique. Sur un autre plan toutefois, celui de la souveraineté et de la géopolitique, les signes se sont inversés. Le pays profond s'est ressaisi et a fait échouer les plans des stratèges étasuniens qui, après avoir facilité l'implosion de l'empire soviétique, voulaient passer à l'étape suivante et découper la Russie en plusieurs États, pour mieux la contrôler et mettre la main sur ses ressources naturelles.

En 1999, année de mon déclic, l'OTAN bombarde la Serbie pendant 78 jours sans l'aval du Conseil de Sécurité. Le premier jour des bombardements, le Premier ministre russe Primakov, apprenant la nouvelle au milieu de l'Atlantique alors qu'il vole vers Washington, donne l'ordre de faire demi-tour. Ainsi, avant l'arrivée de Poutine au pouvoir, la Russie a montré déjà qu'elle refusait de faire acte d'allégeance et de s'assujettir à la politique étrangère américaine, contrairement à l'ensemble des démocraties européennes.

La même année, Alexandre Zinoviev rentre en Russie après un long exil en Occident. L'auteur qui avait été chassé de son pays pour sa satire de la vie en URSS a perdu toute illusion sur les vertus du monde occidental et livre un diagnostic qui s'est vérifié: la tyrannie mondialiste a fait tandem avec le totalitarisme démocratique.

\* A lire: l'entretien réalisé par Victor Loupan à Munich, en juin 1999, quelques jours avant le retour définitif d'Alexandre Zinoviev en Russie; extrait de *La grande rupture*, aux éditions l'Âge d'Homme.

## Pain de méninges

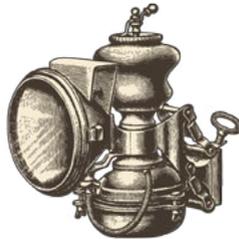
### LE VRAI SENS DES ÉLITES

Quand on parle de «minorités d'élite», il est courant que les gens de mauvaise foi dénaturent le sens de cette expression et feignent d'ignorer que l'homme d'élite n'est pas le prétentieux qui se croit supérieur aux autres, mais bien celui qui est plus exigeant pour lui que pour les autres, même lorsqu'il ne parvient pas à réaliser en lui ses aspirations supérieures. Il est indéniable que la division la plus radicale qui se puisse faire dans l'humanité est cette scission en deux classes d'individus: ceux qui exigent beaucoup d'eux-mêmes, et accumulent volontairement devoirs sur difficultés, et ceux qui, non seulement n'exigent rien de spécial d'eux-mêmes, mais pour lesquels la vie n'étant à chaque instant que ce qu'elle est déjà, ne s'efforcent à aucune perfection et se laissent entraîner comme des bouées à la dérive.

Ceci me rappelle que le bouddhisme orthodoxe se compose de deux religions distinctes: l'une, rigoureuse et ardue; l'autre, plus accessible et grossière: le Mahayana, «grand véhicule» ou «grand chemin» — et l'Hinayana, «petit véhicule» ou «petit chemin». Ce qui est décisif, c'est le choix que fait l'individu de l'un ou l'autre de ces véhicules, d'un maximum ou d'un minimum d'exigences.

La division de la société en masses et en minorités d'élite n'est donc pas une division en classes sociales, mais plutôt en classes d'hommes, et cette division ne peut coïncider avec un tableau hiérarchique en classes supérieures et inférieures.

— José Ortega y Gasset, *La Révolte des masses*.



# LETTRES

## Michel Audétat: Antipresse, ou plutôt Antitweet?

J'aime la presse indépendante sous des formes diverses: je suis abonné à l'Antipresse, mais aussi à *Vigousse*. Je n'attends pas de l'Antipresse qu'elle me conforte dans mes idées, mais qu'elle me bouscule. Le risque de rester enfermé dans une bulle d'opinions et de goûts partagés n'est pas qu'une affaire d'algorithmes; il se manifeste aussi dans l'habitude pantouflarde de lire toujours le même journal. J'attends de l'Antipresse qu'elle ébranle mes algorithmes intérieurs...

À cet égard, mission accomplie. Mon premier plaisir, c'est de ne pas retrouver dans l'Antipresse la hiérarchie de l'information qui s'impose partout et selon laquelle la mort de Johnny est un événement de nature à écraser tous les autres pendant au moins quinze jours. Merci de cette bouffée d'oxygène.

Bien sûr, je suis loin de partager toutes les opinions exprimées, en particulier sur les questions climatiques ou écologiques. Vous n'échappez pas à la pente complotiste et cela me chagrine parfois. Par exemple: imaginer que la réintroduction du loup serait politiquement destinée à dissuader les gens d'aller à la montagne ou en forêt, afin de les maintenir là où leur surveillance est plus aisée, est-ce bien sérieux?

Mais j'apprécie le caractère inattendu de certains sujets, la liberté de ton avec laquelle ils sont traités et le souci de ne pas bêler avec les «mutins de Panurge» (Philippe Muray). J'aime aussi l'exigence qui pousse vos rédacteurs à soigner leur prose. Ce n'est pas une question décorative: la forme, comme disait Hugo, «c'est le fond qui remonte à la surface» et le journalisme devrait s'en souvenir. C'est en publiant de longs articles bien écrits que vous êtes vraiment «anti». Au fond, c'est l'Antitweet plus que l'Antipresse.

En résumé, l'Antipresse m'intéresse, m'intrigue, me désarçonne, me ravit, m'amuse, m'excite, m'énerve, me fait passer par une foule de sentiments et c'est sans doute un bon signe. C'est ce qu'on appelle un lien affectif. Je pense que l'avenir des journaux dépend en grande partie de leur capacité à nouer de tels liens avec leurs lecteurs.

- Michel Audétat est journaliste au *Matin Dimanche* et chroniqueur aux *Beaux parleurs* de la RTS.

## Arnaud Bédât: c'est la vie, c'est le réel!

Chaque dimanche, l'Antipresse chemine à contre-courant. Sa lecture décalée fait du bien dans le maelström médiatique d'aujourd'hui trop souvent au service de la pensée unique. Le caractère, l'originalité, l'aspérité, c'est la vie, c'est le réel: toujours préférer l'irrévérence à la connivence. Le journalisme, c'est d'abord la vérité, même si elle dérange, au service de l'opinion et non des idéologies, des convictions et des écoles de pensée.

Bon vent à l'Antipresse!

- Arnaud Bédât est globe-trotter et reporter-enquêteur.

## Pierre Bérard: l'Antipresse ne vieillira jamais

«Il y a toujours des livres qu'on tient ouverts devant soi» a dit Paul Ricœur. Pour moi, il en va de L'Antipresse comme de ces quelques livres indispensables à l'intelligibilité du monde. Je ne sais si les rédacteurs de cette lettre dominicale ont fait leur la formule de Nietzsche selon laquelle il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations? Leur interprétation me va fort bien puisqu'ils reconnaissent d'abord leur dette vis-à-vis de toute la culture européenne. Ils sont de bons Européens.

De quelle Europe parlez-vous, me rétorquera-t-on? Une Europe qui n'est pas seulement constituée de construction et d'abstraction avec ses procédures, ses normes et ses valeurs soi-disant universelles (quel ethnocentrisme!) mais qui est avant tout une substance incarnée dans un art et une littérature particulière. Comme le dit Kundera, une identité se fait chair, elle n'est pas un pur esprit flottant au-dessus des nuées et Slobodan, polyglotte émérite, incarne à merveille cette identité européenne à plusieurs voix. Singularité bien venue dans cette époque où elle est menacée par un renoncement maladif à s'assumer et où les vociférations des *anywhere* recouvre les maigres protestations des *somewhere*. Ces êtres qui se disent «citoyens du monde» et croient parler au nom d'une humanité planétaire et nomade qui n'existe nulle part si ce n'est au fin fond de leur cervelle torturée prétendent figurer le «Bien». Leur culot est phénoménal! D'authentiques aigrefins.

Loin de cette langue de bois contemporaine qui gangrène peu à peu tous nos espaces de liberté, l'Antipresse, comme d'autres, travaille au maintien d'un monde pluriversiste riche en références de tous ordres, fidèle en cela au message d'Albert Camus déclarant dans son discours de réception du prix Nobel: «Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse».

Et puis un signe qui ne trompe pas: le français parfait dans lequel s'expri-

ment les rédacteurs de l'Antipresse. Il contraste avec la syntaxe relâchée et dépourvue de style de la presse de grand chemin, celle qui nous psalmodie les diktats et les oukases d'une pensée disciplinaire faite pour les ilotes (de plus en plus rares) qui se contentent de son brouet. En bref, un idiome pour locuteurs «progressistes», rebellocrates et normalisés. La langue de l'Antipresse fait contraste avec ce sabir. Elle est tout simplement «classique». Elle ne dissimule pas un métatexte subliminal. Elle exprime son point de vue sans chi-chi. Un point de vue qu'il urgerait de faire entrer dans la conversation démocratique, car pour l'heure celle-ci relève d'un monologue moralisateur où partisans du «vivre-ensemble» dialoguent avec ceux d'une «tolérance» à sens unique.

Ancré dans la belle langue, celle qui ne connaît aucun coup de vieux, l'Antipresse ne vieillira jamais. De même que son contenu, impertinent en nos jours sombres, se révélera demain ou après-demain, dans sa sublime justesse.

Voilà des raisons de lire l'Antipresse. Il y en a d'autres, dont l'amitié qui me lie à Slobodan n'est pas la moindre.

### **Christian Chabbey: un regard empreint de sérénité**

Les points de vue, les regards, les analyses et même les critiques, voir les interprétations que font tes complices des événements mis en exergue démontrent que dans l'interprétation quotidienne et permanente de mon petit univers personnel je n'ose pas échapper aux réflexions, aux analyses, aux empathies et aux interprétations qui donnent un regard un peu plus détaché du quotidien, ce qui a pour conséquence d'apercevoir et de supposer que la sérénité n'est pas qu'un fantasme de bobos mélancoliques.

Et là, je ne parle pas du style...

- Christian Chabbey est patron du *Rond Point*, l'un des derniers vrais cafés populaires de Genève.

### **Isabelle Chazot: l'Antipresse, une gourmandise cérébrale**

Ça existe, la gourmandise cérébrale? Chaque dimanche à la première heure, l'Antipresse est un croissant chaud d'intelligence qui ravitaille le club de ses lecteurs (club qu'on imagine, par vanité, un peu chicos, confidentiel, une armée des ombres des ministères, des médias, des grandes entreprises, toutes prêtes à sortir de leur trou à rats quand l'heure du réveil — le vrai — aura sonné). Mais la matinée n'est pas grasse. L'Antipresse, c'est du lourd (philosophie, géopolitique, littérature, faits divers), mais pas verbeux. Du consistant, mais savoureux. C'est surtout la bonne grille idéologique, qui permet de relire l'actualité à l'endroit. Despoticus ouvre le bal. Romancier multidoué, il sait tout faire (éditeur, rédacteur en chef, contradicteur de BHL, dessinateur de

sacs de voyage...). Surtout, il maîtrise l'art d'enchâsser le plus intime, le plus subtil, dans la superstructure la plus *hard*: horreur économique, brutalité des rapports de production. Il y a un côté Père blanc chez ce géant serbo-suisse, matiné de... Marcel Proust. Aussi fin psychologue, mais bien plus gentil que le reclus du Boulevard Haussmann! Lui revient en général d'un voyage en Chine ou du lac Baïkal. Bonheur: il nous épargne le narcissisme du baroudeur avec son gros zoom et son cuir râpé. Mais rapporte un regard implacable sur la vie d'ici et d'ailleurs.

- Isabelle Chazot est responsable des pages *lifestyle* à *Marianne*.

### **Jean-Philippe Chenaux: un ballon d'oxygène**

La prétendue «diversité» de la presse romande est un leurre. Alors que l'on comptait encore près d'une trentaine de quotidiens au début des années soixante, ils ne sont plus aujourd'hui qu'une dizaine, contrôlés presque en totalité par trois groupes de presse hors sol. Leur contenu, si l'on excepte l'information régionale, est désespérément uniforme. Dans cet environnement mortifère, un hebdomadaire en ligne comme Antipresse est un ballon d'oxygène aussi apprécié qu'indispensable.

- Jean-Philippe Chenaux est journaliste et auteur.

### **Guillaume d'Aram de Valada: les résistants au broyage des cerveaux**

Que faire pour rester en éveil dans un temps où le «tout, tout de suite» domine outrageusement? Après avoir découvert Slobodan Despot, et son écriture si empreinte de sincérité, en lisant notamment son premier roman — *Le Miel* — j'ai voulu continuer à suivre son cheminement. L'Antipresse m'a capté d'entrée de par son indépendance d'esprit, son acuité et sa probité intellectuelle. Le mensonge et la manipulation règnent tellement en maître dans le monde médiatique qu'il est précieux d'avoir une lettre dominicale écrite par d'authentiques résistants au broyage des cerveaux. Voilà pourquoi je lis l'Antipresse. C'est mieux que la sécurité sociale, c'est un vrai ballon d'oxygène mental. Merci cher Slobodan et longue vie à l'Antipresse!

- Guillaume d'Aram de Valada est entrepreneur

## Flore Anne Fortier: l'éveil du dimanche

Lectrice depuis la toute première parution de l'Antipresse, j'apprécie ce journal hors du commun pour la voix différente qu'il apporte au champ médiatique.

La plume de Slobodan Despot, son regard lucide sur l'actualité, sa grande générosité de partage d'expériences, de réflexions, de références, de bonnes adresses, de voyages, de photos, et ses contes ouvrent l'esprit et le regard. Spontané et authentique, il se livre à ses lecteurs avec un style que j'affectionne.

Les collaborateurs sont tous portés par cette exigence de comprendre le monde au-delà du « donné à penser ». Quant au Cannibale lecteur il me recentre au coeur de la littérature, source d'une richesse infinie dans un monde où les écrivains ne font pas les manchettes.

Garder les yeux ouverts, remettre tout en question, même et surtout ce qui paraît évident, L'Antipresse ponctue ma semaine et me permet de rester éveillée, même le dimanche!

## Olivier Griette: Antipresse, antimodèle, antitoxique, antibactérien

Aussi étrange que cela puisse paraître, la raison pour laquelle je lis l'Antipresse tient tout entière dans son titre. D'ailleurs, tel que je connais son fondateur, il a dû y songer longuement avant de le choisir...

«Anti-» est un terme qui a plusieurs sens, et qui a donc le mérite de faire réfléchir le lecteur dès le premier mot. On pense bien sûr à son sens le plus évident d'opposition, de négation, de refus: l'Antipresse propose un contre-modèle, un anti-modèle de presse (ce qui en soi, avouons-le, constituerait déjà une raison suffisante!).

Allons plus loin: «Anti-» est également le préfixe utilisé pour définir tout ce qui combat les maladies (antibactérien) ou plus largement tous les phénomènes pathologiques, y compris ceux de l'esprit, ce qui nous ramène à notre sujet. L'«Anti-» annihile aussi les effets d'un danger et protège contre une menace (antitoxique). En permettant de nous échapper, même temporairement, de ce «*monologue progressiste*» dont parle Pascal Vandenberghe, l'Antipresse ne joue-t-elle pas ce rôle?

Mais allons encore un peu plus loin. Je devrais dire remontons un peu plus loin, car à l'origine «Anti-» n'est pas «ce qui s'oppose», mais qui ce qui se situe «en face de». L'île d'Anticythère (célèbre pour sa machine) se trouve en face de l'île de Cythère (où chacun s'embarque, avec un peu de chance).

Honnêtement, je ne sais pas si le fondateur a songé à ce troisième sens, pourtant il caractérise bien l'Antipresse: c'est un miroir de la société qui reflète

la réalité derrière ses décors en carton-pâte (alors que les autres media se contentent souvent de n'être qu'un des rouages de cette société).

Dernière raison, mais non des moindres, sa qualité technique: le style à la fois soutenu et enlevé, la typographie (les caractères rouges qui renvoient judicieusement à d'autres «entrées»), et la mise en page soignée. Sans oublier le choix des photos: une chaise vide en plastique jaune, toute seule, abandonnée au bas d'un escalier menant à une bicoque avec du linge qui sèche sur le perron. La Chine oubliée, face à Hong-Kong... tout est dit!

- Olivier Griette est notamment l'auteur de *Histoire de France politiquement correcte, 49 jours pour devenir un vrai militant anti-écologie* et *Mémoires de Laïka* aux éditions Xenia.

### Patrick Gilliéron Lopreno: une œuvre en soi

Chaque dimanche, tôt le matin, je reçois l'Antipresse et le lis dans son intégralité. Seul, au café. J'aime ce rituel. Pourquoi m'y suis-je attaché? Sûrement, en tout premier lieu, pour sa qualité littéraire et ensuite, aussi, pour son impertinence. Des fois, je suis d'accord avec le contenu des articles; des fois pas et c'est justement cela qui me plaît. Amoureux de la diversité de la presse depuis toujours, je retrouve dans l'Antipresse cette pluralité d'opinions qui a disparu des médias de groupes de presse. Plus le temps passe et plus je suis admiratif de la quantité et de la qualité d'un travail acharné qui aboutira certainement à devenir une œuvre en soi. Slobodan Despot est un «dinosauré» du monde de l'édition, un traducteur de talent et un des meilleurs auteurs contemporains. C'est aussi un turbulent passeur qui ose publier des écrits courageux et sublimes, de droite ou de gauche ou plutôt ni de droite, ni de gauche.

Avec Slobodan, je partage une même vision du monde; nous avons placé la littérature au-dessus de tout.

- Patrick Gilliéron Lopreno est photographe RP. Dernier livre paru: *Éloge de l'invisible*.

### Guy Mettan: lire l'Antipresse, une question de santé mentale

Comme journaliste de presse écrite et malgré son nom que devrait me faire bondir d'indignation, je lis l'Antipresse depuis la première heure et tous les dimanches quelles que soient la latitude et la longitude. Pour toutes sortes de raisons dont voici les principales :

1. C'est une question de santé mentale, d'hygiène intellectuelle : je ne supporte plus les complaisances, le conformisme, les partis pris, les omissions délibérées, l'absence de diversité des points de vue des médias dits *mainstream* en matière de politique in-

ternationale. J'ai commencé ma carrière de journaliste comme stagiaire à la rubrique étrangère du *Journal de Genève* : dans ce quotidien pourtant très libéral, il y avait plus de diversité qu'aujourd'hui dans l'ensemble de la presse suisse ou française.

2. L'avachissement de la langue française, la manie des anglicismes, les torsions de la syntaxe, les approximations, la pauvreté du vocabulaire, l'invasion du jargon académique et managérial me hérissent également au plus haut point.

3. J'apprécie de plus en plus les articles longs. Ma deuxième lecture préférée après Antipresse est le *Monde diplomatique* et la troisième, les sites de journalistes d'investigation critiques américains (en anglais), comme ceux de *The Nation*, de *Consortium News*, *Strategic Culture*...

4. Je pense que nous entrons dans une nouvelle ère impériale marquée par la décrépitude de la culture et l'anéantissement de la nature. Dans cette phase historique, la survie de la culture comme de la nature passe par les catacombes, les interstices de la société et les replis des continents, les moines anachorètes ou stylites, les petites abbayes et confréries retirées du monde, les ilots de verdure ou les rares fonds marins qui ont encore passé entre les gouttes de la grande prédation humaine. Antipresse appartient à cette famille.

- Guy Mettan est journaliste, député et ancien directeur du Club suisse de la Presse. Dernier livre paru: *Le continent perdu*.

## Luc Monnier: L'Antipresse est un antidote à l'abrutissement

Tu me demandes : Qui je suis, un vieux soldat à la demi-solde peut-être ou un chaland qui passe sans doute... Pourquoi je lis l'Antipresse? En fait, je me souviens d'un petit texte dans lequel tu décrivais ton arrivée en Suisse de ce qui était encore la Yougoslavie. Je crois d'ailleurs y avoir réagi en quelques lignes que je me dois de préciser aujourd'hui. La description de la Suisse que tu y faisais, avec tes yeux d'enfant, m'avait touchée car elle transcrivait poétiquement celle que je conserve des illuminations de ma propre enfance. Je me suis dit qu'un homme accompli qui a su conserver son esprit d'enfance pour reconnaître ce qui est aimable, avec son cœur d'enfant, devait être de ma Patrie au sens où Ramuz nous dit que « la patrie c'est les yeux et le cœur » (dans *Besoin de Grandeur*). Et puis, il y a des êtres qui me sont chers et qui ont fait ce que je suis devenu que tu as également côtoyé... Ceci dit, sachant que tu me sembles encore maîtriser ton ego, je peux donc te le dire. Je reconnais en toi un grand écrivain avec de fulgurantes inspirations notamment dans *Le Rayon Bleu*. Tu as également le courage de faire ta propre trace en dehors de grands chemins boueux. L'Antipresse en est la preuve. Comme tous les héros de l'enfance, tu as su aussi t'entourer de compagnons braves et fidèles pour défier ceux qui violent l'opinion des foules par leur propagande.

L'Antipresse est un antidote à l'abrutissement! Oh bien sûr, je ne partage pas toujours entièrement les idées que j'y lis mais je peux néanmoins les confronter aux miennes et parfois même me raviser. Je dois t'avouer que souvent je

néglige un article dont le thème n'éveille pas tout de suite ma curiosité, pour y revenir plus tard, ou parfois pas... Ce que je reconnais par contre régulièrement c'est la qualité rédactionnelle et le soin apporté à la clarté de la présentation graphique. J'apprécie particulièrement dans les rubriques de l'Antipresse la liberté d'esprit et l'honnêteté intellectuelle de ses rédacteurs. En résumé et pour faire simple, en d'autres temps à une autre époque ou l'Internet n'existait pas l'Antipresse aurait pu s'appeler *L'Aurore* ou *L'Humanité* (celle de Jaurès, pas celle d'aujourd'hui).

NB : «On va à l'église parce qu'on a la foi mais on y retourne pour le sermon du curé»

- Luc Monnier est officier.

### Jacques Pilet: vous m'irritez souvent, mais tenez bon!

Au début, ce mot Antipresse m'irritait. Il supposait que tous les journalistes sont des guignols et que seule cette boutique nous fait réfléchir. C'est un peu court, c'est un peu gonflé. Au fil des dimanches, j'ai changé d'avis. Le nom est bien choisi. Il suggère que ce lieu n'est pas pour les gens pressés. Et il rappelle la nécessité de se rebeller contre les conformismes envahissants. Car il est vrai que les médias «de grand chemin», comme vous dites, naviguent sur des fleuves aux parcours préétablis et manipulés. Trouver un îlot où l'on voit la réalité autrement, c'est diablement bon. Y découvrir de surcroît des gens cultivés qui écrivent admirablement, c'est un cadeau. Merci de contrarier enfin les mensonges sur la Syrie, sur la Russie, de démonter tant de clichés ici et là. Le plus souvent en y allant voir vous-mêmes. Chapeau.

Bien sûr, vous m'irritez souvent. Le culte répétitif de la Nation devient aussi lassant que l'apologie du mondialisme affairiste. Ricaner sans cesse sur le projet de l'Union européenne sans se donner la peine d'élaborer une critique documentée, sans jamais articuler une proposition, c'est si banal, si conformiste. Ces facilités ne vous ressemblent pas. Pleurnicher sur les souverainetés perdues, les identités diluées, c'est à la mode dans bien des pays. Oublieux des temps pas si anciens où les peuples vibraient sous les drapeaux et couraient à la boucherie. Et si l'on renouvelait un peu ces discours?

Amis d'Antipresse, tenez bon. Cette pauvre Suisse romande où les débats disparaissent dans les grands médias a besoin de vous. Et d'autres. Dans la diversité. Les journaux d'opinion sont morts depuis longtemps, les grands titres s'affadissent, la télévision publique donne la priorité au divertissement. Le pan francophone de la Confédération devient un

aimable «dom-tom», considéré avec une condescendance à peine polie par la métropole.

Mon vœu sincère est de vous voir ouvrir davantage encore le champ de vos curiosités, gagner de toujours plus nombreux lecteurs, trouver de nouvelles plumes. Quitte à les voir s'entrechoquer joyeusement.

- Jacques Pilet est journaliste et patron de presse, notamment fondateur de *L'Hebdo* et du *Nouveau Quotidien*.

## **Michel de Rougemont: l'Antipresse est un organe rare, à protéger en le consommant**

Il y a une réponse très courte à cette question: parce que ça m'instruit et me divertit!

Pourtant elle ne correspondra pas aux attentes de M. Despot qui m'a si gentiment prié de lui faire part de mon sentiment envers ce drone qui a dû retourner à sa base pour y atterrir. Il y a presque deux ans j'avais formulé le vœu que ce pamphlet hebdomadaire soit à la hauteur, ni trop éloigné de ses sujets ni trop au ras des pâquerettes. Aussi avais-je souhaité qu'il ne s'écrase pas par manque d'attention ni qu'il se laisse dézinguer par des francs ou moins francs-tireurs. Cela s'est grosso modo réalisé.

J'avais aussi souhaité que le manque de conformisme de l'Antipresse ne se transforme pas en un anticonformisme convenu, une sorte d'idiosyncrasie appartenant au petit cercle d'initiés. Là je me permettrai une petite critique, juste de quoi aiguillonner la bête. Souvent, l'Occident officiel, celui qui est constitué de sa classe politique, économique et financière, s'y voit accusé de procéder à de sombres manipulations et des lavages systématiques du cerveau de ses résidents. Certes, nous vivons dans un monde de propagande dont les moyens sont des ordres de grandeur plus puissants qu'il n'y a pas même trente ans; cependant, les forces en jeu dans le reste du monde — Russie, Levant ou Chine — ne sont pas non plus niaises ou innocentes, idem pour l'eschatologie du nouveau mainstream écologiste et ses appels à la résipiscence. Oui donc aux éclairages originaux, si instructifs, avec la cautèle de savoir aussi nuancer ces vues-là.

Quant au Cannibale lecteur, il m'exaspère car j'en suis jaloux et ma jalousie me frustre; me voilà donc une de ses victimes. La semaine ne suffirait pas si l'on voulait lire tout ce qu'il cite et recommande, et je me demande comment fait-il pour vaquer aussi à d'autres occupations. Pratique-t-il l'autocannibalisme? Ce ne serait ni durable ni renouvelable.

On lit la presse «de l'autre bord» pour en comprendre les positions et les stratégies, pas pour s'instruire ou se divertir. Rien de tout ça ici, Antipresse

est libre et n'aspire à aucun autre pouvoir que celui de s'exprimer. Bien que ne présentant pas que des thèses auxquelles j'abonde et que cela m'énerve un peu, j'y trouve de quoi penser, ce qui est un exercice louable et vraiment divertissant, surtout dans les brumes du dimanche matin. J'ose aussi espérer que puisse prospérer l'idée de créer, dans un esprit similaire, un cahier plus fourni paraissant épisodiquement. Cela manque dans notre pays.

Antipresse est un organe de presse rare, à protéger en le consommant.

- Michel de Rougemont est consultant industriel. Il réfléchit librement.

## **Markus Sanz: pensée indépendante, bravoure, intelligence du cœur**

Il m'a fallu un moment de réflexion pour savoir pourquoi j'aimais tant l'Antipresse. La réponse m'a été donnée — curieux clin d'œil du hasard! — par l'article de Pascal Vandenberghe sur Arthur Koestler. Arthur Koestler, c'était la référence intellectuelle incontournable de mon père. Quand, très jeune, je l'avais questionné sur les livres qui remplissaient la bibliothèque du salon, mon père m'avait dit de lire les Dürrenmatt et les Frisch, qui me permettraient de perfectionner mon allemand, et deux livres de Koestler, *Le zéro et l'infini* et *Croisade sans croix*, qu'il tenait pour les œuvres les plus extraordinaires qu'il ait lues et «qui me feraient gagner un temps considérable sur le plan intellectuel». Et c'est en effet ce qui s'est passé. Après la lecture du premier roman, bouleversé et profondément marqué, j'étais vacciné à vie contre la tentation communiste qui agitait mes camarades d'études et par toute forme d'idéologie, quelle qu'elle fût. Mais c'est le second qui devait me marquer encore plus, pour une raison que je ne devais découvrir que bien plus tard et qui, comme on va le voir, nous ramène à l'Antipresse!

*Croisade sans croix* est le titre donné à *Arrival and Departure* (Arrivée et départ), par l'éditeur de la version française ou le traducteur. Pour une fois avec finesse, car *Croisade sans croix* est un titre qui convient très bien. Ce qui le caractérise, c'est d'abord qu'il est construit sur une structure limpide qui en facilite la lecture: Arrivée — Présent — Passé — Avenir — Départ. C'est l'histoire du court séjour d'un jeune homme dans une ville portuaire du sud de l'Europe encore épargnée par la guerre qui vient d'éclater. Elle débute quand il arrive, après avoir plongé d'un bateau où il avait embarqué clandestinement. Elle se termine quand il en repartira quelques semaines plus tard. Dans l'intervalle, le récit nous fera découvrir ce qu'il a enduré dans son pays totalitaire, où se pratiquent la torture, l'exécution des communistes, la déportation et le gavage des Juifs. On y voit ensuite comment il va transcender les horreurs de son passé par une extraordinaire psychothérapie. On le verra enfin hésiter sur

le chemin à prendre pour la suite et... se décider. Que passé, présent et futur se construisent les uns les autres, personne avant Koestler ne l'avait montré de façon si évidente.

La seconde caractéristique de ce roman est qu'il se déroule sur deux niveaux toujours entremêlés: celui de la Grande Histoire (celle de la seconde Guerre mondiale qui commence et des spéculations sur ce vers quoi va aller le monde) et celle de l'individu, qui doit trouver comment harmoniser son histoire à lui avec les soubresauts de la grande. Là encore, très rares sont les livres qui traitent cette relation et encore plus rares ceux qui y arrivent en nous touchant si profondément.

On en arrive ainsi à la troisième caractéristique de *Croisade sans croix*: avec lui, nous sommes dans le domaine de la littérature et pas dans celui du récit journalistique ou de l'exposé idéologique. Le roman émeut parce que la plume de l'auteur est chargée d'émotions qu'il parvient à transmettre au lecteur.

Après avoir lu l'article de Pascal Vandenberghe je me suis replongé dans les livres d'Arthur Koestler qui se trouvent sur les rayons de notre bibliothèque. Et ai relu, d'un trait, le *Croisade sans croix* édition 1947 que mon père m'avait donné à lire dans ma jeunesse. En le posant je me suis rendu compte qu'il m'avait non seulement marqué, encore plus que *Le zéro et l'infini*, mais que tout ce que j'y aimais, je le retrouvais dans l'Antipresse: la pensée indépendante, la bravoure, l'intelligence du cœur, l'interrogation permanente sur le monde et sur soi, et surtout la plume littéraire qui transcende. Merci à Slobodan et à toute l'équipe d'Antipresse pour leur cadeau hebdomadaire sans prix.

- Markus Sanz est professeur et graphiste.

## Marie-Hélène Soulier: Antipresse, un fauteur d'espérance

Je me suis abonnée à l'Antipresse, car je souhaitais lire et soutenir cette lettre d'information indépendante et à tous égards non conformiste; pour le plaisir du texte aussi... L'Antipresse est en effet une publication unique qui associe, avec une liberté de ton et de pensée pleinement assumée, analyse politique et sociologique, réflexion philosophique et littérature; la qualité formelle et rédactionnelle de chaque numéro est toujours très grande. Je suis particulièrement attachée au caractère «artisanal», presque artistique de la publication (photographies, images et mise en page) et à la proximité amicale des auteurs avec leurs lecteurs... En ces temps liberticides de violence institutionnelle, de mensonge organisé et de confusion idéologique, l'Antipresse est aussi et surtout un fauteur d'espérance: à lire les différentes chroniques, l'on se sent moins seul à penser et à agir de manière personnelle et dissidente, et la littérature est légitime à (re)devenir une source vive de résistance et d'inspiration pour demain... L'Antipresse est désormais consubstantielle au

dimanche matin et matérialise une forme d'idéal où se côtoient le beau, le vrai et le profond: un petit miracle!

## Jean-Louis Tremblais: L'Antipresse ne tait pas ce qu'elle sait

Un peu comme Jacques Brel, et même si je ne me trouve pas systématiquement à Orly ce jour-là (cela arrive néanmoins, hélas, et souvent par temps de pluie), je trouve que «c'est triste le dimanche». N'ayant point été touché par la grâce divine, ce n'est donc pas dans une chapelle ou église que je traite ce malaise dominical mais dans la lecture de cette publication subversive et inclassable appelée l'Antipresse. Un titre des plus pertinents lorsqu'on connaît la théorie de mon camarade (*tovarichtch*, parfois) Slobodan Despot sur les «médiats de grand chemin» et la presse institutionnelle. Henri Béraud (1885-1958), écrivain et reporter, Prix Goncourt 1922 et Lyonnais pur jus (*Lugdunum patria nostra!*), définissait de la sorte cette profession qui consiste à «écrire dans les feuilles» (c'était à l'époque de l'imprimerie et des tirages fabuleux, avant Steve Job et Bill Gates, temps bénis...): «*Le journalisme est un métier où l'on passe la moitié de sa vie à parler de ce qu'on ne connaît pas et l'autre moitié à taire ce que l'on sait*». Vrai, et je parle d'expérience puisque je fais partie de la corporation.

L'Antipresse fait mentir cette formule que j'ai pourtant toujours considérée comme véridique, d'autant qu'elle fut émise par l'un de mes maîtres en profession et réflexion. La revue qui nous intéresse parle de ce qu'elle connaît et ne tait pas ce qu'elle sait. Un tour de force. Ce que j'apprécie dans l'Antipresse? La qualité du style, le choix décalé des sujets, l'érudition des auteurs, les décryptages géopolitiques, les digressions littéraires, les envolées métaphysiques: voici pour l'essentiel. N'en jetez plus!

J'ajouterai que j'admire le courage de ses responsables, qui ne comptent que sur leurs propres forces (merci Mao), au mépris évident de leur confort bourgeois et de leur statut social. On juge les hommes au mépris qu'ils présentent face aux convenances et aux jugements. En ce sens, les collaborateurs de l'Antipresse sont exemplaires. Et le résultat est à la hauteur de leur engagement. Qu'ils en soient remerciés!

- Jean-Louis Tremblais est journaliste et reporter au *Figaro*.

# LIVRE D'OR

## Pourquoi lisez-vous l'Antipresse?

**Livre d'or recueilli à l'occasion de la 200e édition de l'Antipresse.**

Chaque dimanche, la sensation d'atteindre l'œil du cyclone de sottise et de manipulation des médias traditionnels.

L. S.

L'Antipresse est un souffle d'intelligence et d'inspiration hebdomadaire.

Bernard Hauglustaine

Parce qu'il s'agit d'un nid de francophones dotés d'un cerveau et c'est devenu très rare...

(Anonyme)

Par esprit de résistance

Dominique de France

On ne peut pas faire confiance aux médias. Tout est manipulé.

Michel Oberson

J'ai besoin de ma dose hebdomadaire... et aucune envie de me «désintoxiquer»!

Dominique Gerin

Pour l'anticonformisme de cette lettre dominicale.

Guillaume d'Aram de Valada

Pour rééquilibrer mon sens critique

et prendre du recul avec une presse traditionnelle en conserve, muselée par ses actionnaires et annonceurs, intoxiquée par une forme de puritanisme très Nouvelle-Angleterre!

(Anonyme)

parce que je ne supporte plus la presse «de grand chemin», elle me rendrait fou si je ne savais pas que nous sommes déjà dans un vaste asile où les fous les plus dangereux s'en donnent à cœur joie en pratiquant leurs expériences sur des patients-cobayes parfaitement sains... Vous voyez, plutôt que de leurs funestes «cachetons et piqûres», j'ai un besoin vital de bon sens tout simplement et donc de Sputnik, RT France, bvoltaire, les observateurs.ch, TVLibertés par exemple et bien sûr le dimanche du culte et de l'Antipresse, le seul antidépresseur qui ne me tuera point!...

M. G.

Un air sain qui permet de respirer à contre-courant!

C. P.

Tout simplement parce que si l'on ne

gobe plus la propagande qui nous est servie en permanence (et pas seulement par les médias de grand chemin et les hommes dits «politiques») on devient en France infréquentable. Le cercle des personnes avec lesquelles on peut échanger se rétrécit rapidement dès que l'on remet en cause les bienfaits de l'UE, par exemple. Il me faut souvent être dans l'autocensure, sinon je risquerais de me couper de toutes mes relations, y compris de mes propres enfants. L'Antipresse m'offre donc un espace de respiration, de liberté. L'Antipresse est un «éveilleur de conscience».

Odile Faure

Cette publication a du souffle, celui de la liberté et de l'indépendance. Elle refuse de s'aligner sur la bien pensance qui, trop souvent, dicte sujets et commentaires. La qualité, le style et en un mot la classe qui caractérise les contributions à l'Antipresse, à commencer par celles de son rédacteur en chef, sont les bonnes raisons qui, chaque dimanche, apportent au lecteur une bien nécessaire dose d'oxygène.

Martin Chevallaz

Parce que j'y retrouve certaines des qualités que j'appréciais dans la revue mensuelle *Le Spectacle du Monde* (aujourd'hui hélas disparue!).

Philippe Barbe

Antipresse offre un regard pertinent et non-conformiste sur des sujets variés dans un français de qualité.

S. M.

Je n'en peux plus des médias de masse!  
(Anonyme)

Dans le désert culturel actuel, morne et

sans âme, vous êtes un bienfait et notre seule lecture avec *Éléments* et *Causeur*.

Jean-Paul Baudelot

Par souci de stimuler mes défenses immunitaires contre le mensonge universel.

Jean-Daniel Nordmann

En réaction au conformisme pesant des médias francophones «mainstream». Antipresse = anticonformisme.

René Claude

Aucune autre presse équivalente.

Dominique Leroy

N'ayant pas de TV, un seul hebdomadaire (le *Canard*, de plus en plus décevant), une curiosité de découvrir (agréablement) ce que je ne trouve pas/plus ailleurs de manière aussi synthétique. L'excitation intellectuelle étant jubilatoire.

Jacques Defelice

Je ne trouve les opinions d'Antipresse nulle part ailleurs, elles sont originales et ne suivent pas forcément la doxa politiquement correcte (surtout sur les sujets de politique internationale).-

S. D.

Pas de journalisme en Suisse.

(Anonyme)

À l'heure de la communication calibrée, répétitive et politiquement correcte de la plupart des vecteurs d'information, l'Antipresse est mon bol d'air du dimanche matin. De par sa posture critique et ouverte, votre hebdomadaire nourrit ma réflexion et, surtout, confirme mon droit à penser et à débattre, dont je souffre qu'il se voie contesté de toutes parts.

De plus, vous vous gardez bien de tomber dans ce que j'appellerais le poli-

tiquement incorrect obligatoire, en fait l'autre visage de la pensée unique...

Merci d'exister!  
Jérôme Corboz

Parce que je ne suis abonné qu'à un autre journal romand (*La Nation*)  
(Anonyme)

Originalité, qualité, différence.  
Thomas Rastit

Par goût de la «réalité» composée.  
(Anonyme)

Vous sortez du lot (paysage médiatique en Suisse Romande et francophone en général – malade, dysfonctionnel); c'est fort appréciable d'avoir une ligne éditoriale telle que la vôtre qui survole le bruit de fond que sont devenus les médias dominants de la place. Plus l'offre est variée, circonstanciée, factuelle, plus on a les moyens de s'équiper pour aiguïser notre libre arbitre.

Cosson Gieri

Pour le plaisir de découvrir, dans un vrai média réalisé avec soin, des informations et des points de vue que l'on ne trouve malheureusement plus guère dans l'assortiment imprimé et audiovisuel actuel.

Marc-Roland Zoellig

Tout bon travail mérite salaire.  
Raphaël Fiorina

Nécessité de lire une pensée qui se démarque du politiquement correct et de l'eau tiède qui s'est généralisée dans la presse écrite.

Nathalie Brignoli

Par amitché pour Slobodan et pour soutenir l'usage utile et créatif du cerveau

et de l'entendement, une capacité qui tend à disparaître chez l'humain.

(Anonyme)

La qualité des textes et celle de l'information, l'intérêt des sujets et le regard décalé sur le monde qui nous change de celui de la presse.

Henri Weissenbach

Parce que!  
Stéphane Riand

Pour la richesse de l'écriture et l'originalité

Pierre Allimann

Pour avoir un autre point de vue par rapport aux médias «vendus»...

G. G.

Pour un bol d'air frais dominical politiquement non correct dans le marais des media de grand chemin de la semaine.

C. C.

J'apprécie la qualité du travail de Mr. Despot et la finesse de ses analyses.

Jérôme Badan

L'Antipresse constitue un antidote bienvenu et revigorant au matraquage de la presse mainstream. Une autre voix, un autre point de vue, une information originale et de qualité: l'Antipresse est rapidement devenue indispensable! J'espère seulement que cette voix, qui souffle à contre-courant, pourra se faire entendre encore longtemps!

Jean-Michel Olivier

Pour déguster une bouffée d'oxygène hebdomadaire au parfum helvétique, pour la curiosité que vous suscitez, en un mot pour votre anticonformisme talentueux. Un grand merci!

Alain Zind

Cela me fait trop plaisir de lire des textes bien rédigés, intelligents, rafraîchissants et instructifs. Des textes qui n'ont pas le goût douceâtre, écœurant et collant de la bien-pensance et du politiquement correct qui sont quasi toujours au menu dans les médias de grand chemin! Cela me fait me sentir moins seul à nager à contre-courant!

Paolo Naclerio

Retrouver des opinions et des analyses qui ont le courage de leur pensée.

(Anonyme)

Qualité de l'écriture et de l'analyse des thèmes qui correspondent à mes idées.

Thierry Dumas

Pour soutenir une publication indépendante et de qualité. J'apprécie en particulier le travail d'analyse, qu'on ne trouve plus du tout dans la presse. On peut être d'accord ou pas d'accord, tout se discute, mais au moins il y a de l'analyse, un effort de pensée critique. Ça fait du bien!

(Anonyme)

Parce qu'il est essentiel d'avoir accès aux informations non-officielles et tout aussi essentiel de soutenir cette presse.

Hans Mayr

J'affectionne les chemins de traverse.

Jacques Bonvin

Pour compenser la bienpensance absolue de tous les médias romands et français. Pour compenser même la moindre pensée de la *Neue Zürcher Zeitung*, de l'*Economist* et du *New York Times*.

(Anonyme)

En Suisse romande, tous les médias de grand chemin font de la propagande pour

la gauche mondialiste et immigrationniste, dont le but est de détruire la famille, les traditions et toute forme d'autorité, faisant ainsi le jeu du grand capital international en détruisant la volonté de résistance des classes moyennes et populaires. Les deux éditeurs alémaniques Ringier et Tamedia se sont introduit sur le marché romand, qu'ils se partagent avec le Français Hersant. Il est donc important que d'autres voix se fassent entendre. Je collabore moi-même au site lesobservateurs.ch, qui reprend surtout des informations parues dans d'autres organes médiatiques. Dans Antipresse, j'apprécie avant tout les contributions de son rédacteur en chef et éditeur Slobodan Despot, qui sait toujours s'élever au-dessus de la mêlée. Mais j'espère pouvoir un jour consulter en Suisse romande ne serait-ce qu'un seul quotidien libre du politiquement correct, ainsi qu'un hebdomadaire semblable à la *Weltwoche* en Suisse allemande.

Claude Haenggli

Grâce à un point de vue unique, libre et incisif. Grâce à une grande exigence culturelle et linguistique, et enfin grâce à une curiosité sans bornes.

Xavier Tanazacq

Je me suis abonné à l'Antipresse pour diversifier mes sources d'information, et pour soutenir une publication indépendante et originale.

André Ponzio

L'Antipresse propose un contenu original et approfondi, rédigé par de vrais journalistes et auteurs, chacun excellent dans sa spécialité. Continuez, accueillez de nouveaux éléments, mais conservez toujours à l'esprit que ce qui plaît aux lecteurs d'Antipresse, ce n'est ni l'orientation politique (introduisant un biais journalistique par nature), ni la couverture totale de tous les événements (inter-

net existe pour cela), mais plutôt une approche différente, factuelle et documentée, et généralement à contre-courant de la presse occidentale. Ainsi, nous autres pauvres lecteurs, sommes alors en mesure d'émettre notre propre opinion, ce qu'il est malheureusement souvent devenu impossible de faire, tant la presse actuelle se nourrit de non-événements tout en étant aveugle aux grands changements en cours.

J. H.

C'est très simple: les artisans de ce magazine n'ont pas la «matrice mentale» occidentale uniquement éclairée par les fameuses «Lumières», qui ont fini par obscurcir les esprits... sans parler des âmes, kaniechna!

Je me permets d'exprimer ici ma reconnaissance éternelle à SD de m'avoir conseillé la lecture de Rebecca West, *Agneau noir et faucon gris*. Je suis encore épatée qu'une Anglaise de l'establishment ait pu montrer autant d'humilité intelligente! Que Dieu vous garde!

Anne Demonet

Cette lettre d'information apporte hebdomadairement de la matière philosophique, historique et politique d'une grande qualité. Ici point de chichi ou d'idéologie mais de l'érudition et du bon sens soutenus par des plumes aiguisées. C'est souvent plein d'humour et permet d'éclaircir toujours un peu plus le réel. C'est un devoir de soutenir financièrement votre travail. Merci à vous Slobodan ainsi qu'à vos acolytes.

Fabien Simon

Je ne suis pas abonné et le regrette.  
Alain Celse

J'y trouve un style et une approche qui me parlent. Les sujets y sont abordés avec

originalité et honnêteté intellectuelle, sans idéologie. J'y trouve une saine curiosité.

Enfin je suis particulièrement sensible à l'importance de la place de la littérature dans votre approche. Il me semble qu'elle est souvent le mieux à même de nous montrer à voir le monde.

Christophe Triet

Pour l'esprit de Slobodan Despot. La première et la meilleure des raisons.

A. L.

L'Antipresse présente cette caractéristique inattendue en ce siècle de proposer des articles intelligents, écrits dans un français soutenu, dénués de propagande et de pédagogisme. J'apprécie la diversité des sujets abordés dans ces articles: prise de recul sur l'actualité helvético-française et internationale, rêveries de Slobodan, exploration de l'œuvre d'un auteur récent ou ancien. Et ce qui m'a transformé en lecteur fidèle, c'est le fait qu'Antipresse ne cherche pas à convaincre — Antipresse n'exige pas du lecteur qu'il soit d'accord avec tout ce qui y est écrit et respecte mes opinions.

Bruno Borghi

Se préserver de la propagande, maintenir à distance le conformisme et la bêtise, faire le lien entre esprits libres: prendre de la hauteur pour voir le monde autrement...

Antoine Collinet

Pour le plaisir! Parce que, comme Baltasar Gracián... «Savoir montrer les dents. Faites-vous miel, et les mouches vous mangent. La fermeté du cœur passe par celle du corps; elle est comme l'épée qu'on doit toujours avoir gainée dans la sagesse, mais prête à l'occasion. L'épée prête à l'emploi inspire le respect.» (*Traité politiques, oracle manuel et art de prudence*, p. 359, Seuil, Benito Pelegrin)

Jean-Paul Mérinat

Pour éviter le formatage de la presse conventionnelle. Pour sa qualité et son intelligence à renverser les débats et oser le politiquement incorrect.

J. G.

Je me sens moins seul quand je lis l'Antipresse. Rassuré. En quelque sorte le membre passif d'une minorité active. C'est une aide lorsque je vais en librairies. C'est aussi un soutien à la radicalisation lorsque je me trouve en société d'opinions majoritaires. Car c'est le drame de la consonance de vue des médias que de générer du conformisme.

F. T.

Car je trouve chez vous ce que l'on ne trouve pas ailleurs.

K. Z.

Primo: pour lire les extraordinaires chroniques du cannibale-lecteur.

Deuxio: pour me délecter des humeurs de SD, son style, ses formules.

Tertio: parce que je ne lis plus que le « sport » dans le *Matin-Dimanche*.

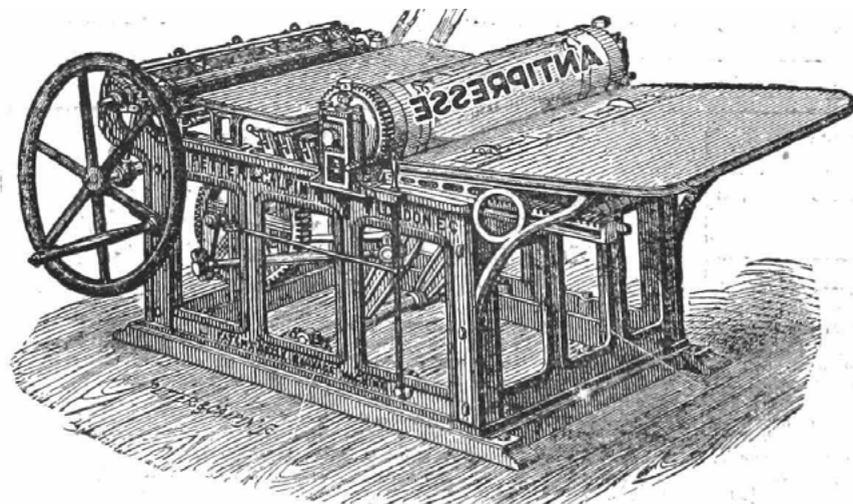
E. C.

Antipresse sort totalement des courants psittacistes sur tous les sujets abordés, rappelant bien des vérités soigneusement occultées, avec style et humour. Je la trouve simplement indispensable à qui souhaite être un citoyen moins manipulé par les pouvoirs actuels. MERCI!

Pierre Beaunar

J'ai découvert le monde de l'Antipresse par une longue errance sur internet et l'ouverture de la très discrète porte du blog de M. Werner, «L'avant-blog» qui m'a conduit aux éditions Xenia, puis à M. Despot et enfin l'Antipresse. Je cherchais à dissiper le brouillard de propagande et l'Antipresse est mon ventilateur du dimanche matin! La découverte de nouveaux concepts, un décryptage complet et surtout une philosophie de l'existence que je ne trouve pas ailleurs. Je complète ma livraison par la lecture du magazine *Éléments*.

Marc Pellerier





LE DRONE  
DE L'ANTIPRESSE  
N° 40 | 14.10.2018

Le Macronomicron,  
ou la France du néant  
Stefan Zweig,  
la deuxième vie  
La stratégie du choc,  
version suisse

Les choses vues d'en haut  
Observe, Analyse, Intervient.

Stefan Zweig,  
l'ère d'un Européen  
Avenir automobile  
Soutirer le silence avec  
Blaise Pascal

Les choses vues d'en haut  
Observe, Analyse, Intervient.  
g:  
human et la NRF  
«Fake news»,  
un business d'Etat

LE DRONE  
EDITION D'ÉTÉ  
N° 30 | 05.08.2018

de nuit  
nérite  
Despot

grandeur  
Vialatte (2)  
Vanderberghé  
la disparition  
presse  
Werner  
es d'en haut  
e, Intervient.

Les dernières nouvelles  
de M. de La Pérouse  
sion à l'Aristonomie  
dompter le Pakistan  
amitié par Emerson

Les choses vues d'en haut  
e, Analyse, Intervient.

Les choses vues d'en haut  
Observe, Analyse, Intervient.

Depuis le 6 décembre 2015, chaque dimanche à 7 heures du matin, la lettre de l'Antipresse vous arrive par e-mail, accompagnée de son magazine téléchargeable au format PDF.

Les rares fois où il y a du retard ou des erreurs d'envoi, vos messages me réveillent. Et le dimanche soir, les réactions des lecteurs me tiennent éveillé jusque tard dans la nuit.

Tout cela me réjouit et me rassure. Je sais combien notre lettre est attendue et inattendue. Combien elle est aimée!

L'Antipresse est la communauté des gens qui pensent par leur tête. Elle est libre et sage, réfléchie et insolente, cultivée et détendue. Elle ressemble à ceux qui la font vivre.

Nous sommes peu, mais plus nombreux qu'ils ne le croient...

SLOBODAN DESPOT  
Fondateur-rédacteur en chef

L'Antipresse ne vit que de vos abonnements et de vos dons.  
Pour 1 €/CHF par semaine, vous soutenez une publication  
sans équivalent dans le paysage médiatique.  
Faites-la connaître autour de vous!

**S'ABONNER**

**ANTIPRESSE.NET**

**FAIRE UN DON**